

**GUILLOREL, ÉVA et DAVID HOPKIN (dir.). *Traditions orales et mémoires sociales des révoltes en Europe XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, 412 p. ISBN 978-2-7535-7982-8**

Fañch Postic

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082768ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082768ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Postic, F. (2021). Compte rendu de [GUILLOREL, ÉVA et DAVID HOPKIN (dir.). *Traditions orales et mémoires sociales des révoltes en Europe XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, 412 p. ISBN 978-2-7535-7982-8]. *Rabaska*, 19, 275–279. <https://doi.org/10.7202/1082768ar>

trois quarts de ses 260 vers (p. 379), notamment de ses cinq premiers couplets d'introduction, dans lesquels le compositeur intervenait directement, et de sa conclusion morale. Il y voit une évolution intéressante d'un point de vue anthropologique, celle d'un chant imprimé sur feuilles volantes, né dans un milieu lettré, passé et transmis dans un milieu populaire de tradition orale et transformé par les interprètes au point de ne plus laisser voir son origine.

En fait, de tels exemples nous renseignent sur « les mécanismes de la tradition orale qui, au cours des nombreuses transmissions dans le temps et l'espace, gomme, sélectionne mais aussi ajoute des éléments nouveaux, puisés à d'autres sources traditionnelles, notamment sous forme de clichés, en privilégiant surtout les dialogues, passant du narratif et descriptif au dramatique » (p. 390). Voilà qui permet d'inscrire la publication de Daniel Giraudon dans la progression de la recherche du patrimoine immatériel de la Bretagne et, plus généralement, de la culture du monde occidental.

**FRANÇOISE LEMPEREUR**

Maître de conférences, Université de Liège

---

GUILLOREL, ÉVA et DAVID HOPKIN (dir.). *Traditions orales et mémoires sociales des révoltes en Europe XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, 412 p. ISBN 978-2-7535-7982-8.

Ce volume de 400 pages, publié en 2020 par les Presses universitaires de Rennes, rassemble treize contributions issues de rencontres scientifiques tenues aux universités de Caen (2013) et Oxford (2014). Traduction revue et augmentée de *Rhythms of Revolts : European Traditions and memories of Social Conflicts in Oral Culture* (Londres, Routledge, 2017), il est dirigé par Éva Guillorel et David Hopkin, deux historiens auxquels on doit des travaux de référence sur le folklore et les traditions orales et qui, depuis une dizaine d'années, animent des programmes internationaux de recherche sur les révoltes populaires en Europe à l'époque moderne.

Dans une longue introduction (p. 11-52), ils précisent la problématique de cette recherche sur des événements pour lesquels « la culture des insurgés est principalement orale et n'a laissé que peu de traces écrites ». Ils proposent toute une série de réflexions de nature à expliciter les lois spécifiques de l'oral et invitent à ne pas se cantonner aux seuls chants populaires, mais à interroger également les récits, légendes, prophéties, voire des genres courts trop souvent négligés.

Ils rappellent « la méconnaissance de la méthodologie appropriée à ce type de sources » chez des historiens « rarement formés au travail d'enquête de terrain, à la collecte et à l'interprétation du matériel oral ». Il faut dire que,

familiers de l'analyse des textes écrits, ceux-ci ont de quoi être déroutés par des traditions orales qui « paraissent souvent fragmentaires ou incomplètes, [...] sont fréquemment allusives ou métaphoriques, et ont recours à des images et périphrases ». « La culture orale fonctionne par codes : les traditions peuvent ne pas vouloir dire ce qu'elles semblent signifier à première vue ».

L'on conçoit donc aisément que les historiens se soient longtemps montrés pour le moins circonspects face à l'utilisation de sources orales, et les aient même récuses. La situation a quelque peu évolué à partir des années 1960 et, parmi les contributeurs de ce volume, on retrouve, avec plaisir, des chercheurs qui, en France, ont joué un rôle de pionniers. On pense notamment à l'ethnologue Donatien Laurent (disparu en 2020, voir *Rabaska* 18) : sa fine connaissance des modes de compositions et de transmission orale des chants populaires s'allie ici judicieusement à la connaissance des archives et à l'analyse scrupuleuse des faits de l'historien Michel Nassiet pour mieux appréhender des chants de révolte en Bretagne (fin xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècle). Recueillis parfois longtemps après les faits et connus par le biais d'écrits, tel le *Barzaz-Breiz* du Breton La Villemarqué, leur authenticité a été mise en doute, mais il convient d'être prudent avant d'y voir de simples pastiches, voire des faux (p. 123-146). Autre précurseur, Philippe Joutard qui a, lui aussi, dès les années 1960, mené des enquêtes dans les Cévennes pour recueillir la mémoire des Camisards, un travail qui a fait date et servi de modèle pour l'utilisation de sources orales par les historiens. Il s'interroge ici (p. 165-189) sur la spécificité de cette mémoire dont la comparaison avec d'autres du même type en Europe se révélerait fructueuse et il incite les jeunes historiens à « s'aventurer dans les sables mouvants de l'oralité et de l'ethnohistoire ». C'est seulement au prix d'un minutieux travail critique que les historiens parviennent à démêler l'écheveau complexe de l'oral et de l'écrit, du populaire et du lettré. Ainsi, localisé dans un seul canton des Vosges, noté seulement à trois reprises entre 1853 et 1866, le *Chant de Rosemont*, se rapporte à une rébellion qui n'est pas précisément identifiée. Mais en étudiant les noms des personnages, les lieux et les faits mentionnés, en confrontant le contenu avec ce que disent les archives, Georges Bischoff (p. 73-96) établit un « faisceau d'indices » qui lui permet de la situer en 1525.

Si ce sont des écrits qui rendent compte des réactions des catholiques face aux iconoclastes des Pays-Bas (1566-1700), Erika Kuijpers et Judith Pollman (p. 147-164) montrent comment ils prennent la forme de récits d'expérience reposant sur des motifs connus dans la tradition orale. L'écrit relate-t-il des récits réellement transmis oralement ou a-t-il puisé, dans le répertoire oral, des stéréotypes de nature à assurer leur diffusion ? Ces récits, où les iconoclastes subissent une punition divine, permettent alors aux catholiques de « transformer le sacrilège en victoire ».

Au fil des siècles, à mesure que la connaissance des faits s'estompe, la mémoire se modifie en fonction des besoins et des attentes. Elle fabrique des héros qui ne sont pas toujours les principaux meneurs des révoltes, voire les confond, comme celles des Cosaques Razine (1670-1671) et Pougatchev (1773-1775), selon un processus dont Malte Griesse (p. 191-208) analyse en détail les étapes. Sensiblement à la même époque, en Irlande, une guerre oppose Jacobites et Orangistes. Si les écrits lettrés concernant ce conflit abondent, comme les poésies populaires et les traditions orales, les historiens ont, souligne Éamon Ó Ciardha (p. 209-228), négligé, voire rejeté « l'important héritage manuscrit, oral, musical et populaire de l'Irlande gaélique », qui donne une image très différente du principal héros, Jacques II : celui dont l'écrit fait le « Valeureux chevalier » devient, dans la tradition populaire, « Jacques le couillon » ou « Merde sans valeur » ! La confrontation des écrits lettrés et des poésies populaires restées vivaces jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, permet de porter un regard renouvelé sur tout un pan de l'histoire de l'Irlande.

De même, pour la connaissance de la contre-révolution en Bretagne, Youenn Le Prat (p. 257-274) rappelle les réticences marquées des historiens à prendre en considération les chants populaires en raison du traitement qu'en feront par la suite les milieux légitimistes et catholiques. Les collectes menées à partir du xix<sup>e</sup> siècle ne rendent toutefois pas compte de la diversité que laissent entrevoir les documents contemporains des événements. Serait-ce le résultat d'une mémoire sélective de la part des collecteurs des xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles, prêtres pour la plupart ?

Même dans l'histoire d'un héros aussi célèbre que Guillaume Tell, étudiée par Marc Lerner (p. 97-121), il n'est pas toujours simple de comprendre le cheminement qui fait progressivement de celui dont les exploits remontent au tout début xiv<sup>e</sup> une « figure nationale ». Oral et écrit s'interfèrent, voire s'opposent. Les études reposent sur des chants et récits postérieurs aux faits concernés, qu'il convient de manier avec d'autant plus de précaution qu'ils se sont adaptés aux contextes politiques pour légitimer des révoltes plus tardives ou leur répression, telle la guerre des Paysans de 1653.

Si la rébellion irlandaise de 1798 a, elle aussi, laissé de nombreuses traces, tant écrites qu'orales, Guy Beiner (p. 321-349) s'arrête sur l'un de ses chants le plus populaires, la ballade de *Roddy MacCorley*, pour constater que, curieusement, les archives sont pratiquement muettes à propos de celui qui n'est sans doute qu'un rebelle local. La chanson n'apparaît qu'en 1902 dans le recueil d'une militante catholique de Belfast, procurant à MacCorley une notoriété nouvelle au moment où les nationalistes irlandais commémorent la rébellion de 1798 et marquant la « volonté de régénérer la mémoire, ou de réinventer la tradition », notamment en Ulster. Roddy MacCorley sera à nouveau appelé pendant les troubles des années 1970.

Mais la transmission orale gomme parfois le message politique originel, son caractère séditionnel. C'est, par exemple, le cas des chants *Van cort Rozijn* et *De dood van Jakob van Artevelde* qui, étudiés par Jan Dumolyn et Jelle Haemers (p. 53-71), se réfèrent à une rébellion flamande des années 1338-1345. La mémoire se fait sélective et, pour continuer à être transmise, s'adapte aux nouveaux besoins du moment. Parfois les noms ou les lieux, voire les faits s'en trouvent modifiés. Mais cela peut aussi témoigner d'un souci d'échapper à la censure : la traditions orale continue à circuler, clandestinement, au besoin dans la seule sphère privée. Parfois, même la mélodie, à laquelle on n'accorde souvent que trop peu d'importance, fait sens, comme le montre Gerald Porter (p. 229-256), prenant pour exemple les chants bien connus en Irlande et en Angleterre au refrain, « Down, down, derry down », dont la signification n'est pas clairement établie. Utilisé sur des paroles différentes, il donne d'emblée un sens très orienté à l'ensemble. Noté pour la première fois au xviii<sup>e</sup> siècle, il accompagnera nombre de chants de révoltes jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle. Repris dans le répertoire de bûcherons canadiens (p. 246), on le trouve encore en 1950 dans le milieu des ouvriers des chantiers navals à Glasgow.

Roy Palmer – décédé en 2015 – insiste à son tour (p. 275-302) sur l'importance de la mélodie et s'interroge lui aussi sur les transferts culturels entre Grande-Bretagne et Amérique du Nord qui pourrait être le fait des marins. Si différentes chansons imprimées sur feuilles volantes ont conservé le souvenir d'une mutinerie dans la flotte royale britannique en avril-mai 1797, seul le chant de la mort de Richard Parker (*The Death of Parker*), l'un des principaux meneurs, a été largement diffusé dans la tradition orale, recueilli aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles de l'Écosse à la Cornouaille en passant par le Devon, etc. et en Caroline du Nord ou dans l'Utah.

Mais les sources orales sur les révoltes s'avèrent parfois indigentes. Pour l'Estonie, cela conduit même Kersti Lust à parler de « voix perdues » (p. 303-320). Si cela peut résulter d'un manque d'intérêt de la part des folkloristes, des ethnologues, des historiens, cela semble surtout à mettre au compte d'un système manorial qui, en Estonie comme en Lettonie, « limitait si étroitement l'espace social autonome des serfs que leur lutte sociale et collective pour leurs droits à l'époque moderne n'a pas trouvé de place dans leur propre culture orale ».

Chargé de la conclusion de l'ouvrage, Peter Burke commence par faire part de son scepticisme vis-à-vis de « la fiabilité des traditions orales », des inévitables variations dues à la chaîne de transmission et à l'adaptation à la situation et aux besoins du moment. Simplification des faits dont n'est retenu que l'essentiel, contamination, voire fusion entre événements différents, etc. contribuent à une construction, ou plutôt à une reconstruction des mémoires

individuelles et collectives. Selon le principe des « trois R » (« Réemploi », « Rejeu » et « Reconstruction »), les traditions orales, qui interfèrent avec les écrits et qui, par l'oubli et le caractère sélectif de la transmission, savent s'adapter à la situation et aux besoins d'événements nouveaux, font l'objet de commémorations, de mise en scène qui les ritualisent jusqu'à fournir un scénario cohérent aboutissant à une reconstruction. Aussi, comme plusieurs autres contributeurs, il préfère parler non de *L'Invention de la tradition*, titre de l'ouvrage de Hobsbawm et Ranger (1983), mais de la « réinvention de la tradition », processus qui doit attirer l'intérêt de l'historien.

En résumé, voilà un ouvrage bien stimulant qui, ouvrant de nombreuses pistes de réflexions, ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui – historiens, ethnologues ou simples collecteurs – se trouvent confrontés à des traditions orales qui ne livrent leur substantifique moelle qu'au prix d'une bonne connaissance des lois spécifiques qui régissent leur transmission.

**FAÑCH POSTIC**

Membre associé au Centre de recherche bretonne et celtique  
Université de Bretagne occidentale, Brest

---

HÉBERT, BERTRAND et PAT LAPRADE. *Le Géant Ferré, la huitième merveille du monde*. Montréal, Hurtubise, 2020, 598 p. ISBN : 978-2-89781-527-1.

Parvenu à un âge certain, *Le Géant Ferré* est l'un de ces livres qu'on lit lové au cœur de ses souvenirs. Un mien grand-père maternel, un taiseux résolu de Saint-André-de-l'Épouvante, adorait la lutte. Il s'était procuré l'un des premiers téléviseurs de son village. Tous les mercredis soirs, il se transformait en fervent adepte de la religion cathodique et, les yeux rivés à l'écran, il perdait toute notion de l'espace et du temps. *La Lutte*, commentée par le volubile Michel Normandin (1913-1963), était diffusée en direct du Forum de Montréal à 21 heures après le tout aussi incontournable téléroman *La Famille Plouffe*, et sa popularité était telle qu'elle se classait au septième rang des vingt émissions les plus populaires de Radio-Canada, rassemblant 1 495 000 spectateurs ([www.broadcasting-history.ca](http://www.broadcasting-history.ca)). Une telle fréquentation aurait dû inciter Sophie Imbeault à l'inclure dans son encyclopédie *Une histoire de la télévision au Québec* (Fides, 2020). Mais il n'en est rien et cette absence est pour le moins étrange. L'autrice considérait-elle ce sport-spectacle indigne de figurer dans son catalogue ?

Presbytie oblige, mon grand-père s'asseyait au fond de la cuisine, et au fur et à mesure du déroulement des combats, il s'approchait insensiblement de l'appareil, attiré par un tropisme irrésistible. On le voyait lutter avec lui-même pour ne pas sortir de ses gonds, réprimant difficilement les invectives